

Éduquer ses enfants. L'urgence aujourd'hui

Aldo Naouri
Paris

Conférence donnée le 15 avril 2009
(traduction en alternance)
à l'Université Kyushu
de Fukuoka (Japon)

Mesdames,
Messieurs,
Chers Confrères,

Je voudrais tout d'abord vous dire combien je suis honoré de votre présence.

Et vous remercier aussi de l'attention que vous prêterez à mes propos, même si je vais vous parler d'une réflexion que j'ai menée à partir d'un travail sur la population française.

C'est la raison pour laquelle j'ai donné à cette conférence le titre du dernier de mes livres, paru en France en mars 2008.

Ce livre a eu un retentissement considérable.

Bien plus considérable qu'aucun de mes précédents ouvrages, dont certains ont pourtant été des best-sellers.

C'est comme s'il avait été attendu.

Le fait peut paraître étrange.

Il ne l'est cependant pas.

Pourquoi ?

Parce qu'il intervient dans un registre particulièrement sensible.

Voilà en effet des dizaines d'années déjà que, dans l'ensemble de nos sociétés avancées, on se demande ce qui a pu arriver aux générations montantes pour que les jeunes se soient mis à se comporter comme ils le font.

La presse n'arrête pas de rapporter des incidents et des faits gravissimes qui se produisent aux quatre coins du monde. Là, ce sont des enfants qui font

dérailler des trains, ailleurs ce sont encore des enfants, parfois très jeunes, qui en torturent ou en tuent d'autres. Un peu partout, ce sont des jeunes qui battent leurs voisins, leurs parents ou leurs enseignants quand ils ne provoquent pas les forces de l'ordre en commettant des actes gratuits de vandalisme ou en brûlant des voitures. Si j'ajoute à une telle liste les problématiques scolaires, les différents troubles de comportement, les phénomènes de bande et l'usage de la drogue, j'aurai à peu près fait le tour d'un problème qui n'épargne aucun des pays avancés et aucune de leurs couches sociales.

Le fait n'a pas cessé d'interroger les gouvernants, lesquels ont missionné pour le résoudre toutes sortes de spécialistes, depuis les pédagogues jusqu'aux penseurs en passant par les thérapeutes, les psychiatres, les policiers, les communicants et autres sociologues.

On a incriminé assez facilement la télévision et les méfaits de la violence contagieuse des films qui y circulent. Après quoi on a accusé, pêle-mêle, les rythmes de vie, les jeux vidéo, Internet et la pornographie. Les sociologues et bien des politiques n'ont pas manqué d'invoquer la démission parentale parfois accentuée par la précarité sociale. D'autres ont fait intervenir l'énorme densité de l'information : tout ce dont elle fait état, sur fond des changements incessants qui surviennent dans la marche du monde, serait responsable d'une inquiétude, sourde mais tenace, qui frapperait plus facilement les êtres fragiles que sont les enfants et les jeunes.

Bien qu'un tel catalogue des causes ne soit pas complet, j'arrêterai leur évocation. Parce qu'aucune d'elles n'est en réalité totalement fautive, mais qu'aucune d'elles n'est non plus convaincante. Et aussi parce que les mesures qui ont découlé de leur prise en considération n'ont jamais produit le moindre effet

Les jeunes, incriminés dans cet ensemble de phénomènes, ont été des petits enfants. Exactement comme ceux que, tout au long des quarante années de ma carrière de pédiatre, j'ai moi-même vus parfois évoluer dans le sens qu'on déplore.

Cette évolution m'a tellement frappé et m'a semblé si incompréhensible que j'ai senti le besoin de parfaire au plus tôt ma formation médicale par des formations complémentaires

- en psychanalyse
- en sciences sociales
- et en différentes sciences humaines

Ce qui m'a permis, en plus de mon inscription personnelle au carrefour de quatre cultures et de mon expérience professionnelle, de me pencher attentivement sur ce à quoi j'assistais et de publier mes conclusions dans différents ouvrages. Ainsi ai-je rappelé assez vite les parents à leur responsabilité. En démontrant par exemple, avec force cas cliniques, que ce

qui est conféré à l'enfant dans son petit âge détermine de façon rigoureuse une grande partie de sa vie.

Il s'est avéré, comme je l'ai dit, que ces publications ont été moins convaincantes que la synthèse que j'ai produite dans mon dernier ouvrage. Probablement parce que, en usant là encore de nombreux cas cliniques, j'ai divisé cet ouvrage en deux parties :

- une partie théorique rappelant, entre autres choses,
 - o ce qu'est un enfant,
 - o ce que sont les parents,
 - o ce que sont les relations familiales
 - o et la nécessité de l'éducation
- et une partie pratique, qui est éclairée par la partie théorique mais qui l'éclaire aussi en retour.

J'ai ainsi cherché à montrer que tous les éléments, que j'ai relevés et analysés au long de mon parcours professionnel et de l'écriture de mes ouvrages, témoignaient uniformément d'une mise à l'écart progressive, mais délibérée et déterminée, de tout souci éducatif de la part des parents.

Je m'en explique.

La population d'enfants que je rencontrais au début de ma carrière était dans un état de santé préoccupant. Je portais tous les jours des diagnostics de maladies graves – poliomyélite, tuberculose, diphtérie, néphrite, etc. Ces enfants étaient cependant correctement élevés. Ils ne manifestaient ni peur excessive, ni caprices ni troubles du sommeil ou du comportement. Ils étaient même polis.

À la fin de ma carrière, tous les enfants que je rencontrais étaient en excellente santé physique, mais la plupart d'entre eux étaient tout simplement insupportables.

Mon constat était recoupé par le témoignage des enseignants de toutes les classes.

Une institutrice me raconte par exemple que, lorsqu'elle dit à sa classe d'enfants de sept ans : « Nous allons faire de la lecture », la moitié d'entre eux se lèvent, les uns disant qu'ils préfèrent chanter, d'autres qu'ils veulent dessiner et d'autres encore qu'ils veulent écrire. Quand elle se plaint de ces récalcitrants à leurs parents, ils lui répondent que c'est elle qui manque d'autorité.

Une autre, qui se plaint à la mère d'un garçon intenable de trois ans, s'entend répondre : « Mon mari, madame, dirige une entreprise et il n'est jamais allé se plaindre de ses ouvriers à leurs parents. »

N'est-il pas étrange que les parents actuels ne puissent plus imaginer que leurs enfants grandiront et que s'ils ne font rien pour eux, ils auront un jour à déplorer qu'ils ne puissent pas s'insérer dans un tissu social ?

N'est-il pas étrange que ces parents ne puissent pas comprendre que le destin de leur enfant est comparable au cap donné au départ d'un navire ? C'est en effet ce cap qui va déterminer tout le parcours. Si ce cap est erroné dès le départ, et si rien ne vient jamais le corriger, il conduira assurément le navire à une autre destination que celle qui avait été prévue.

J'affirme, à ce propos et pour ma part, que l'évolution, à laquelle j'ai assisté et qui a produit les résultats que l'on constate, s'est produite en parfaite cohérence, non pas avec l'évolution du monde, mais avec des effets collatéraux inattendus de cette évolution.

La santé physique s'est améliorée à un point dont nous avons naturellement à nous réjouir. Mais cela va de pair avec les progrès de la science en général et de la médecine en particulier. Et il n'y a eu, là, aucun effet collatéral.

Il n'en a pas été de même, comme je l'ai dit, pour la santé psychologique et l'équilibre des enfants. Cela tient, dans nos sociétés avancées, à la conjonction de différents facteurs qui sont eux-mêmes intervenus de diverses manières. Et je placerais volontiers, là, les effets collatéraux de la démocratie dont Churchill disait qu'« elle était le pire des régimes, à l'exclusion de tous les autres »

Prenons le cas de la dynamique des sociétés qui se sont succédées dans notre sphère occidentale. Elles ont été jusqu'à ces dernières décennies, des sociétés de pénurie.

Le credo général qui y circulait était du type « Dans la vie, on ne peut pas tout avoir ».

Ce credo, à lui seul, conditionnait le comportement parental et, en conséquence, celui des enfants :

- les parents faisaient comme ils pouvaient ce qu'ils croyaient devoir faire sans jamais se préoccuper de savoir si leurs enfants allaient ou non les aimer.
- Et les enfants faisaient ce qu'ils pouvaient pour essayer d'obtenir aussi bien l'amour de leurs parents que le plus possible de ce tout réputé impossible à avoir.

L'effort et la persévérance qu'un tel credo mettait en œuvre se trouvaient automatiquement au rendez-vous.

L'éducation, aussi bien dans son esprit que dans sa mise en œuvre, allait de soi et ne posait pas le moindre problème.

Il appartenait aux parents “d’élever” au plus tôt leurs enfants. De les “élever”, au sens ascensionnel du terme.

En les hissant depuis leur bas niveau de conscience du monde et de ses règles, au niveau le plus élevé possible dont l’exemple était celui du chef – *Dux, ducis*, le chef, est le terme latin dont dérive le mot français “éducation”.

Les sociétés d’abondance, dans lesquelles nous nous trouvons depuis quelques décennies, soutiennent qu’elles sont désormais capables de tout apporter à chacun. Ce qui, à bien des égards, est d’ailleurs vrai et suffisamment agréable pour qu’on ait à s’en réjouir.

Le problème qui a surgi, au sein de ce progrès matériel appréciable, c’est que, soumises à une logique de consommation effrénée, ces sociétés, de séduisantes sont devenues séductrices et ont redoublé leur message d’un regrettable « Vous avez droit à tout ». La notion de droit a été mise ainsi au premier plan et on a ainsi vu s’affirmer : -

- le droit au bonheur,
- le droit à la santé,
- le droit au respect,
- le droit à la libre expression,
- le droit à la satisfaction des revendications,
- le droit à l’amour,
- le droit à l’enfant.

Ces droits qui n’excluaient personne ont été destinés à faire taire les plus faibles et se sont trouvées, bien sûr, dévolues à l’enfant. Du coup, cet enfant, à qui il a été reconnu le droit à tout, n’a plus eu la moindre raison logique de produire le moindre effort pour obtenir ce qu’il désirait.

Le droit qui lui a été ainsi consenti va lui conférer de surcroît une place sommitale dans la constellation familiale : les parents se sentiront contraints de se mettre à son entier service. Ils se feront des prêtres dévolus à sa satisfaction et à son plaisir, inversant ainsi leur relation en cherchant éperdument à se faire aimer de lui.

Les conditions ainsi mises en place excluent évidemment toute possibilité d’éducation.

Mais pourquoi donc les parents ont-ils été affectés à ce point par l’effet collatéral du développement des sociétés ?

Parce que ces sociétés sont devenues des sociétés de l’image et de la promotion du plaisir.

Et que le plaisir est ce qui intéresse tous les humains sans exception.

Chacun rêve bien évidemment d’en avoir le plus possible. Mais le rêve n’est qu’un rêve. La réalité est autre. Elle est plus dure. Elle est plus chiche en plaisir. Or, comme les parents ont des difficultés à l’admettre tout en prenant acte qu’ils ne peuvent pas obtenir tout le plaisir dont ils rêvent, ils se

promettent que leur enfant, lui, en aura à profusion. C'est ce dont témoigne par exemple un propos que j'ai souvent entendu : « Nous n'aurons qu'un enfant, mais, lui au moins, il aura tout. »

Du coup, en attendant que cet enfant ait ce fameux "tout", ses parents ne lui imposeront évidemment "rien".

Or, ne "rien imposer" à un enfant revient tout simplement à ne pas l'éduquer.

Ce qui est – et je pèse mes mots – la pire des maltraitances. Une maltraitance dont cet enfant peut ne jamais se relever, même quand, comme ces jeunes dont on ne comprend pas les manifestations et les revendications, il passera son temps à tenter de rencontrer des limites.

Voilà pourquoi il m'a paru si urgent de rappeler aux parents qu'ils ont un devoir impératif d'éducation à l'endroit de leur enfant.

C'est d'ailleurs écrit en toutes lettres dans la Convention internationale des Droits de l'enfant.

Et tout simplement parce que, comme le disait Kant : « L'espèce humaine est la seule de toutes les espèces animales qui ait besoin d'être éduquée. »

L'humain est en effet un être traversé par toutes sortes de pulsions qui s'expriment avec une violence telle qu'il ne peut en aucune façon les maîtriser seul. Les millions d'années de son évolution lui ont certes fait faire quelque progrès sur cette voie. La morale qu'il s'est donnée et les sociétés qu'il a construites l'aident dans son entreprise de maîtrise en exigeant cette maîtrise de lui. Mais il est contraint, dans son petit âge, d'effectuer le plus rapidement possible le parcours accompli par ses millions de générations d'ancêtres. Or, il ne peut le faire que lorsque ses parents l'y aident en lui apprenant, impérativement et au plus tôt, à maîtriser les pulsions violentes et tyranniques qui le traversent et face auxquelles il n'a aucun moyen de résister.

Comme la satisfaction de la pulsion est naturellement pour lui une source de ce plaisir qu'il recherche, ses parents doivent impérativement lui apprendre :

- soit à renoncer à ce plaisir pour obtenir un plaisir plus grand, celui par exemple de leur amour,
- soit à renoncer à ce plaisir par peur du déplaisir plus grand encore qui en résulterait.

Le processus qui s'enclenche ainsi est très facile à mener à bien au tout début de la vie. Parce que le petit enfant adore apprendre et sentir que ses parents sont fiers de lui. S'il n'a pas été mis en place au plus tôt, ce même processus pourra être repris à n'importe quel âge, mais il demandera alors un investissement, une énergie, une détermination et un temps infiniment plus

grands. C'est comme corriger le cap d'un navire, ou, plus banalement effacer un pli profond dans un tissu...

J'illustrerai ce que je viens de dire par deux anecdotes qui me semblent parlantes à elles seules.

Céline, 3 ans, a manifesté un vif intérêt pour son petit frère Benoît, le jour où sa mère l'a ramené de la maternité. Mais dès le lendemain, elle est venue demander à sa maman :

– Dis donc, il va rester encore longtemps ici, celui-là ?

Sa maman, institutrice, a pensé que Céline avait peur de perdre son amour.

Alors, elle lui a répondu :

– Mais c'est ton petit frère, ma chérie. Il est là pour toujours. Et je ne te prends pas l'amour que je vais lui donner. Je lui ai trouvé un amour neuf. C'est vrai qu'il n'est pas très intéressant pour le moment. Mais il va grandir et tu seras très contente de jouer avec lui. Et puis tu sais, ton oncle Frédéric, tu l'aimes beaucoup, non ? Et bien, ton oncle Frédéric, c'est mon petit frère à moi. Lui et moi, on est comme Benoît et toi. On a nous aussi 3 ans de différence. Et tu as vu comme il m'aime, Frédéric, et combien je l'aime. Pour toi aussi ce sera comme ça avec Benoît. Il t'aimera et tu l'aimeras

Céline a bien écouté sa mère. Mais le lendemain, elle est venue lui demander :

– Dis maman, qu'est-ce qui se passerait si je le jetais par la fenêtre ?

Sa maman a pensé qu'elle était plus jalouse qu'elle ne le croyait et qu'elle n'avait pas dû comprendre ce qu'elle lui avait dit la veille. Elle a donc repris patiemment son explication, en s'assurant que la fillette comprenait bien son propos. Mais ce fut en pure perte. Car Céline reposait sa question à peu près tous les deux jours, recevant le même discours, apparemment sans effet alors qu'il était parfaitement construit. Tout s'est définitivement arrêté le jour où elle a posé sa question devant son père, qui était là par hasard et qui lui a répondu sans réfléchir : « si tu le jettes par la fenêtre, je te jetterais aussi ! »

Il est important de bien saisir, à partir de cet exemple, que l'enfant n'a rien d'un saint. Il est autocentré et essentiellement préoccupé de lui-même, de son confort et de son plaisir. Il n'œuvre que dans un seul but : faire en sorte d'être toujours satisfait. Ce qui est plus logique encore pour lui que pour l'adulte qu'il deviendra et qui, à cet égard, lui ressemblera encore beaucoup. Il faut dire que, satisfait, il l'a été à chaque instant de la seule vie qu'il ait connue jusque-là et qui a laissé sur lui une trace ineffaçable à jamais : sa vie intra utérine. Si bien que, dès qu'il n'est pas satisfait, il proteste et il fait valoir son besoin comme un droit absolu. L'autre, pour lui, n'existe en principe pas et

n'a pas le moindre droit à l'existence. S'il est tout de même là, il ne doit l'être que pour le servir, le satisfaire et pourvoir à son plaisir.

Si on laisse l'enfant dans une telle croyance, si rien n'est fait pour le détromper et lui enseigner la réalité, il restera dans cette disposition naturelle. Et il le restera aussi longtemps que rien ne sera venu faire obstacle à la force de ses pulsions en exerçant sur les dites pulsions une force coercitive contraire aussi grande que la leur. C'est cela qu'illustre l'aventure de Céline. Sa mère en a appelé à sa raison – comme si elle pouvait en avoir à son âge ! Alors que son père lui a dit en très peu de mots qu'elle paierait de sa propre mort la mort qu'elle voulait donner à son frère. Ça a été violent, mais à la hauteur de la violence du vœu de mort qu'elle a conçu. Si bien qu'elle a pu réprimer ce vœu et le refouler.

Sylvie, une autre fillette du même âge, a posé pratiquement la même question – c'est un classique que les aînés veulent jeter le nouveau bébé par la fenêtre. Et quand sa mère lui a répondu : « Je serais très, très fâchée », elle lui a rétorqué : « C'est tout ? »

Comme pour dénoncer la légèreté de la sanction face à la violence qu'elle exprimait. et appeler au secours !

Voilà pourquoi j'insiste sur le fait que l'éducation relève d'un état d'esprit auquel les parents doivent impérativement accéder avant même que leur enfant ne vienne au monde. De manière à trouver très vite, comme dans une série de réflexes, la façon d'être et de parler à leur enfant.

Quoiqu'on en dise, un tel état d'esprit n'est absolument pas contraire à l'amour. Bien au contraire ! Car laisser l'enfant livré, seul, à la tyrannie de ses pulsions revient, je le redis, à lui infliger la pire des maltraitances.

Mon ouvrage m'a valu un courrier considérable et des demandes d'interventions partout en Europe. Les très nombreuses rencontres que j'ai eues avec le public, en de telles occasions, m'ont permis de constater que, derrière l'intérêt consistant que ce public porte au sujet dont je traite, il manifeste une inquiétude dont il semble ne pas cerner la cause alors même qu'elle ne cesse pas de le tenailler.

La simple référence à la notion d'éducation renverrait en quelque sorte chacun à la promesse d'une forme de soulagement ! Et c'est un constat intéressant. Car ce n'est pas seulement de l'avenir des enfants qu'il s'agit, mais de celui des sociétés et, à plus long terme de l'humanité toute entière.

L'éducation produit en effet une mentalité qui permet au sujet qui en a bénéficié de réprimer ses pulsions et de les refouler. C'est ce qui s'est passé pour la petite Céline dans la séquence de sa vie que j'ai rapportée. L'autre, à commencer par son petit frère, peut exister pour elle. Elle lui reconnaîtra et lui

concédera les mêmes droits qu'à elle. Elle peut nouer des liens avec lui voire en être solidaire.

Le défaut d'éducation produit quant à lui l'effet strictement l'inverse.

Le sujet qui n'a pas été accoutumé, dès son plus jeune âge, à réprimer et à refouler ses pulsions, ne trouvera pas la moindre raison de le faire. Il s'adonnera à leur satisfaction sans limite, ignorant la place ou les droits de l'autre, qui n'existe éventuellement pour lui que comme un instrument de plaisir. Il fera partie de cette population croissante de ces « jeunes » qui, dans nos sociétés avancées, se saisissent du moindre motif pour s'adonner à leurs caprices – une autre manière de crier leur désarroi !

Ce qui est grave, c'est qu'à partir d'un certain temps d'évolution, aucune forme de traitement, même psychiatrique ou psychanalytique, ne peut aider ou changer ces sujets.

Ce qui est plus grave encore, c'est que ces sujets fascinent littéralement leurs comparses correctement éduqués qui s'en font les défenseurs quand ils ne se mettent pas au service de leur promotion, sous les applaudissements d'un environnement qui a su en faire un marché profitable. Le tout prenant une allure exponentielle et développant un individualisme forcené contraire à la solidarité du lien social.

Le summum de la gravité enfin est atteint quand le discours qui récuse l'éducation réussit à brouiller les cartes et à inciter les parents à y renoncer.

C'est ce qui s'est passé ces dernières décennies, c'est ce à quoi nous assistons et c'est ce à quoi il importe, me semble-t-il, de porter au plus vite remède.

Je vous remercie de votre attention. Et je me tiens évidemment à votre disposition pour répondre aux questions que pourrait avoir soulevé mon propos.